

Nouvelles à la main

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il heurta une jeune fille qu'il reconnut, une couturière déguisée en bébé.

Enfin, il allait pouvoir intriguer quelqu'un !

— Où vas-tu, beau masque ? lui demanda-t-il.

— [Qu'est-ce que cela peut te faire, grand escogrife, dit la couturière.

— Tu cherches ta nourrice ?

— Ce n'est pas toi dans tous les cas.

— Tu n'es guère aimable pour un bébé. Je te connais et tu ne me connais pas.

Je suis Méphistophélès, ajouta-t-il, en grossissant sa voix.

— Allons donc, dit le bébé, vous êtes le fils Garel, le clerc du notaire.

Ces paroles produisirent sur le clerc l'effet d'une douche. Il était reconnu ; ce n'était pas la peine de s'être déguisé avec tant de mystère. Que dirait maître Fouillassu s'il apprenait son escapade ?

Il se retira aussitôt ; il était deux heures du matin.

Il s'empressa de gagner son domicile. Arrivé devant sa porte, il s'aperçut qu'il n'avait pas sa clé : son costume n'ayant pas de poche, il avait dû la laisser.

Il frappa.

Personne ne répondit.

Il frappa à coups redoublés.

La propriétaire, peu rassurée, se décida à venir ; elle entr'ouvrit la porte avec précaution.

— Seigneur Jésus, le diable ! s'écria-t-elle.

Elle referma vivement la porte et elle s'enfuit épouventée.

Le clerc frappa de nouveau, mais ce fut en vain. Il gelait, le clerc grelottait sous son maillot. Il erra dans les rues en quête d'un gîte, se dissimulant dans l'ombre au moindre bruit.

Enfin, il aperçut une lumière à un rez-de-chaussée. La porte de l'allée n'était pas fermée ; il la poussa et entra dans la pièce éclairée.

Il recula, saisi d'étonnement.

Un cercueil était là, éclairé par deux bougies.

Il était dans la demeure d'un huissier mort la veille. Une garde, endormie dans un fauteuil, ronflait consciencieusement. Un bon feu flambait dans la cheminée ; le clerc s'en approcha et réchauffa ses membres glacés.

Il était sauvé ; il n'avait plus qu'à attendre le jour pour envoyer chercher ses habits.

Quand il fut réchauffé, il songea à rendre ses devoirs au mort ; marchant sur la pointe du pied, il s'approcha de la bière qu'il aspergea d'eau bénite.

Soudain il éternua ; la garde se réveilla. A sa vue, elle poussa un cri perçant et s'enfuit en appelant du secours.

Le clerc voulut la rattraper ; folle de peur, elle réveilla toute la maison. Les locataires effrayés se levèrent et accoururent, les uns, munis de lanternes, les autres armés de fusils, de pelles à feu.

Le clerc, à tout hasard, monta un escalier et gagna les étages supérieurs. Les habitants le poursuivirent. Toute la maison était à ses trousses. Au troisième étage, il ouvrit la porte du grenier et il se réfugia sous le toit.

La gendarmerie avait été prévenue ; pendant que des gendarmes cernaient la maison, d'autres le revolver au poing, commandés par un brigadier, perquisitionnaient dans les appartements, fouillant les moindres coins, cul-

butant les meubles, mettant tout sens dessus dessous.

Le jour était venu quand ils arrivèrent au grenier, où ils trouvèrent le clerc, grelottant de peur et de froid, tapi sous les combles.

Un gendarme le tira par les pieds, un autre lui arracha sa fausse barbe, ils reconnurent le clerc, et le brigadier lui enjoignit de le suivre à la gendarmerie.

Une foule énorme entourait la demeure de l'huissier, toute la ville était là. Les bruits les plus étranges circulaient : les uns déclaraient que la garde avait vu le diable emporter l'huissier. Ce récit trouvait créance auprès des âmes poétiques, éprises de merveilleux ; d'autres, sceptiques, haussaient les épaules, prétendaient qu'il s'agissait d'un voleur qui, à la faveur d'un déguisement autorisé pour la circonstance, s'introduisait dans les habitations pour faire ses coups.

Le clerc apparut, escorté par les gendarmes ; c'est ainsi qu'il traversa toute la ville, au milieu d'une double haie de curieux, pour se rendre à la gendarmerie d'abord, à son domicile ensuite où sa propriétaire, malade de peur, s'était alitée.

Il changea de costume et vint à son étude.

Le bruit de ses aventures l'avait précédé.

Maître Fouillassu, l'aspect sévère, semblable à la statue du Commandeur, l'attendait.

Le clerc courba la tête, il n'avait plus l'air sardonique.

— Vous devez comprendre, monsieur, lui dit le notaire, qu'après ce qui s'est passé, je dois me priver de vos services.

Ne comptez plus sur ma fille.

Il ajouta avec un sourire fin :

— Je ne veux pas introduire le diable dans ma maison.

Eugène FOURRIER.

Nouvelles à la main

Un ex-magistrat, nommé maire de sa commune, procède pour la première fois à un mariage.

— Mademoiselle, dit-il aimablement, consentez-vous à prendre M. X... pour époux ?

— Oui, monsieur.

Et s'adressant au futur époux, l'ex-magistrat, d'un ton sévère :

— Accusé, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?



— Julie, qu'avez-vous pour le dîner ?

— Une fraise de veau, monsieur.

— Parfait ! Vous donnerez le veau comme rôti et vous servirez la fraise comme dessert !



Entre cabotins.

— Et vous, y a-t-il longtemps que vous êtes « retiré de la scène » ?

Oh ! oji... neuf ou dix ans.

— Oh ! alors, vous avez eu le temps de vous sécher !



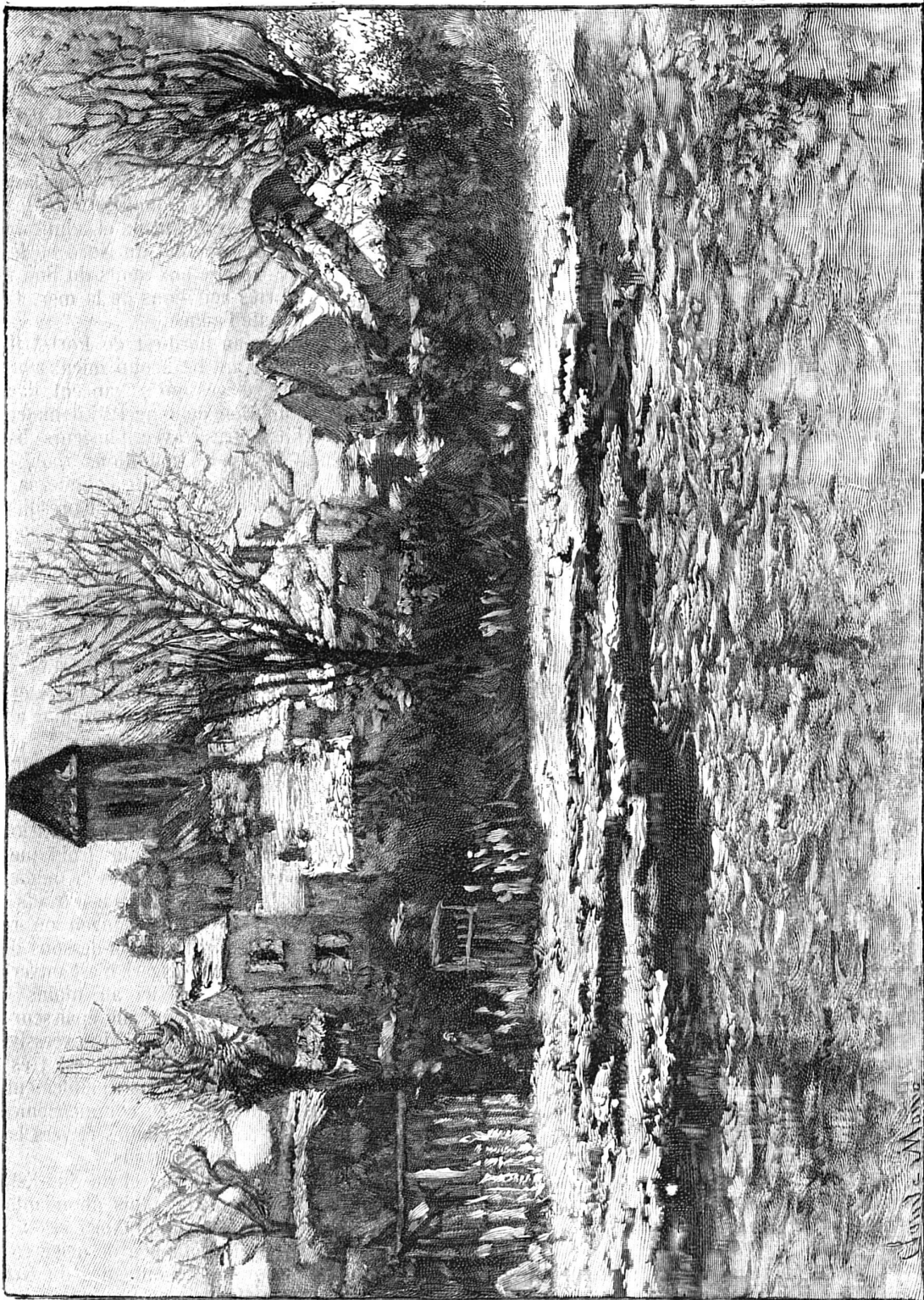
Dans un salon.

— Elle est cruellement mûre, Mme de X... ?

— On sait pas pas... Elle cache son âge.

— Oui mais elle montre sa figure !





PAYSAGE, d'après Claude MONET (Musée du Luxembourg).

C'est l'hiver : Le village est enseveli sous la neige, il attend patiemment les premières tiédeurs du printemps.

L'œuvre superbe que nous reproduisons ici, et qui figure au Musée du Luxembourg, est une des meilleures

toiles de Claude Monet, qui a tant fait pour rénover la peinture en France et pour introduire dans le paysage le réalisme, — dans le bon sens du mot, — l'air, la lumière.